



## **Rapport Audition AMAT**

Rédigé par Caroline REGAD et Cédric RIOT  
*Enseignants-chercheurs à l'Université de Toulon, France*  
*Rapporteurs des auditions de l'Assemblée de la Terre - France*

**Date de la réunion :** 26 mars 2026

**Heure:** 15h30

**Prénom et Nom de la personne auditionnée :** Philippe Descola

**Profession :** Anthropologue, professeur émérite du Collège de France

**Nom de l'institution de rattachement :** Collège de France

**Ville de rattachement :** Paris

**Thème de l'audition :** Par-delà le naturalisme : Repenser les fondements de notre rapport au monde par l'apport de l'anthropologie

**En lien avec le lot d'ODD analysé :** n°1, n°2 et n°3

Et notamment l'ODD 4 Education de qualité

l'ODD 6 Eau propre et assainissement

l'ODD 10 Inégalités réduites

l'ODD 12 Consommation et production responsables

l'ODD 15 Vie terrestre

l'ODD 16 Paix, justice et institutions efficaces

## Compte Rendu de l'audition

### Genèse de la remise en question du dualisme Nature/Société

Philippe Descola indique fonder sa réflexion sur une carrière dédiée aux rapports entre les sociétés et leurs milieux de vie depuis les années 1970. Son approche a été durablement marquée par une **enquête ethnographique** de trois ans menée en Amazonie auprès des **Achuar**, une société alors préservée du capitalisme extractif, du salariat et de la production marchande. Il y a observé une population qui, **avec peu de moyens techniques**, parvient à un **niveau de subsistance très élevé en calories et en protéines**, dépassant largement les standards nutritionnels de la FAO<sup>1</sup> et les caractéristiques de l'alimentation andine. Cette efficacité repose sur une **sous-exploitation volontaire des ressources** et une densité de population faible, montrant que les Achuar ne sont pas déterminés par des facteurs limitants comme la fertilité des sols ou l'accès aux protéines par la chasse.

À l'échelle du territoire des Achuar, ce travail de terrain lui a permis de confirmer que la forêt amazonienne, loin d'être un espace vierge, constitue en réalité une **construction anthropogénique** façonnée par les humains au fil des millénaires. Les **techniques d'horticulture** des Achuar ont pour conséquence de multiplier les plantes sylvestres utiles, contribuant à l'enrichissement de la biodiversité locale sans en altérer la pérennité. Monsieur Descola a réalisé que ce qu'il appelait la « socialisation de la nature » était une erreur de concept, car pour les Achuar, la nature n'existe pas en tant que totalité extérieure. D'abord parce qu'ils ont co-évolué avec cet environnement commun qui, au fil des années, a constitué un lieu d'épanouissement pour eux et leurs descendants. Ensuite aussi parce qu'ils conçoivent les **plantes**, les **animaux** et les **esprits** comme des **personnes non humaines** et des interlocuteurs. Ces interactions quotidiennes passent par les **rêves** et les **incantations magiques**, comme les chants mentaux, afin de maintenir un contact permanent avec ces partenaires du quotidien.

### Une théorie générale des continuités et discontinuités : les quatre ontologies ou façons de « faire monde »

À son retour en France, Monsieur Descola fait sa thèse sous la direction de Claude Lévi-Strauss et il est recruté à l'EHESS (École des Hautes Études en Sciences Sociales). Il utilise alors les résultats obtenus en Amazonie pour remettre **radicalement en question la séparation entre nature et société** qu'il avait transportée dans sa « bibliothèque mentale ».

Le chercheur développe une **théorie générale des continuités et des discontinuités entre humains et non-humains**, identifiant **quatre grandes ontologies ou façons de « faire monde »**. Monsieur Descola définit ainsi une ontologie comme **l'ensemble des êtres et des relations dans lesquels nous déployons notre existence**. Ces systèmes se distinguent par la manière dont on attribue ou non une **intérieurité** (une âme, une subjectivité, une intentionnalité...) et une **physicalité** (un corps, des dispositions biologiques, mode de nutrition...) aux êtres qui nous entourent.

Cette matrice s'articule autour de contrastes successifs, Monsieur Descola ayant fondé sa réflexion en définissant les ontologies deux par deux. Il a d'abord théorisé **l'opposition frontale entre l'animisme et le naturalisme**, avant d'identifier le **totémisme** et **l'analogisme** comme deux autres modes de relation au monde également symétriques.

---

<sup>1</sup> *Food and Agriculture Organization*, l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture.

C'est d'ailleurs ce qui sera au cœur de son ouvrage *Par-delà nature et culture* qui visait une **réforme de l'anthropologie en particulier et des sciences sociales en général** : comment des **façons de faire monde** sont constitutives de **segments constitutionnels d'organisation** politiques, juridiques, etc. Derrière les institutions, la recherche, il y a des cosmologies qu'on peut mettre en évidence qui engendrent des façons de faire monde qui sont distinctes.

- **L'animisme : l'intériorité partagée et la barrière des corps**

Présent dans l'archipel animiste (Amazonie, Nord de l'Amérique, Sibérie, Asie du Sud-Est, Mélanésie), l'animisme repose sur l'inférence d'une intériorité humaine chez tous les êtres. Monsieur Descola restaure ici un concept issu du XIXe siècle (Edward Tylor) mais en lui donnant un sens nouveau : l'animisme n'est plus une croyance, mais une **opération cognitive** consistant à prêter une âme aux non-humains. Les plantes et les animaux se voient eux-mêmes comme des humains, disposent d'une subjectivité et communiquent comme tels. En revanche, chaque forme de vie possède une nature propre au sens de la *physis* grecque : des dispositions physiques spécifiques (un bec piquant, des racines, un plumage) qui ouvrent l'accès à des **mondes ou des niches écologiques particuliers. Il n'y a donc pas une « humanité » générale, mais autant d'humanités qu'il y a de manières d'habiter le monde par le corps.** Ici, la différence entre les espèces ne passe pas par l'esprit, mais par le corps et l'équipement biologique.

- **Le naturalisme : l'exceptionnalité humaine et l'unité de la matière**

**Le naturalisme est l'inverse exact de l'animisme et le modèle dominant de la modernité occidentale.** Alors que l'animisme voit une continuité des âmes, le naturalisme ne l'accorde qu'aux humains. Il se fonde sur l'idée que **seule l'humanité possède une intériorité** (esprit, culture, conscience), **nous séparant radicalement des autres êtres.** Cependant, nous nous reconnaissons une **continuité physique totale** avec le reste du monde, car nous sommes tous soumis aux **lois universelles de la nature, de la physique et de la chimie.** Dans ce système, la différence entre les êtres passe par l'esprit, tandis que le corps nous lie à la généralité des choses naturelles.

- **Le totémisme : l'unité de groupe par un prototype commun**

Le modèle du totémisme est **l'Australie aborigène**, Monsieur Descola s'inspirant ici des travaux fondateurs menés sur ce terrain depuis la fin du XIXe siècle. Ici, il n'y a pas d'opposition entre intériorité et physicalité à l'échelle de l'espèce, mais des classes totémiques produites par un « **prototype** » émergeant de la terre. Ce prototype transmet des qualités morales (intériorité) et physiques (corpulence, couleur, texture) identiques à un groupe d'humains et à certaines espèces non-humaines. Ces qualités ne sont pas de vagues symboles, mais des **propriétés concrètes partagées** : le fait, par exemple d'être lourd, effilé, sombre ou corpulent. Il y a donc une **continuité** interne au groupe — un humain « kangourou » et l'animal kangourou partagent une même substance physique et morale — et une **discontinuité** radicale vis-à-vis des autres groupes totémiques.

- **L'analogisme : le monde des correspondances infinies**

L'analogisme part du postulat que **tout dans le monde est distinct**, tant sur le plan de l'intériorité que de la physicalité. Face à ce monde hétérogène et disparate, la pensée cherche à rétablir des connexions entre des éléments hétérogènes par des **réseaux de correspondances**

**systematiques** (couleurs, saisons, fonctions sociales...). C'est la pensée de la Renaissance européenne (le macrocosme influençant le microcosme), la pensée chinoise ou celle du monde nahuatl au Mexique. **L'astrologie** en est une survivance contemporaine : l'idée que le mouvement des astres peut avoir un effet direct sur les organes du corps humain, envisagé comme un univers en miniature (**microcosme**) reflétant le grand univers (**macrocosme**). Cette pensée établit des **liens systématiques entre toutes les choses**.

## **De l'analogisme au naturalisme : une rupture historique, tremplin du « Capitalocène »**

Monsieur Descola rappelle que le **naturalisme** n'est pas une vérité immanente, mais une construction historique. Avant lui, l'Europe vivait sous le régime de l'**analogisme**. La sortie de ce monde analogiste s'opère au **XVIIe siècle** sous l'impulsion de penseurs comme **Bacon, Descartes et Galilée**. C'est à ce moment précis que l'on commence à **isoler la « Nature »** comme un domaine d'objets extérieurs soumis à des lois mathématiques. Le naturalisme se **stabilise** ensuite au **XVIIIe siècle** pour devenir le **socle de notre droit et de notre philosophie politique**. Ce basculement a eu des **conséquences majeures** : en séparant radicalement les humains des **autres êtres**, le naturalisme a transformé ces derniers en « choses ».

Pour Monsieur Descola, le **naturalisme structure nos institutions modernes à travers la *summa divisio* héritée du droit romain**, qui sépare strictement les personnes des choses. Il souligne un tournant symbolique : nous sommes devenus modernes lorsque nous avons cessé de faire des **procès aux animaux**. Au début du XVIIe siècle, on pouvait encore excommunier des insectes ravageurs car ils étaient **membres d'un système socio-cosmique englobant**. En **brisant cette « grande échelle de l'être »**, le naturalisme a permis de régir les non-humains par le seul droit de propriété et les brevets. Ce lien indissociable entre naturalisme et droit a ainsi permis de valider juridiquement l'exploitation du monde comme une ressource disponible.

Cette **évolution anthropologique** est la condition nécessaire à l'émergence du **capitalisme industriel** au XIXe siècle. Il aurait été difficile d'envisager une transformation aussi systématique du vivant en marchandise dans une perspective analogiste. C'est pourquoi Monsieur Descola privilégie le terme de **Capitalocène** : la **crise actuelle** n'est pas l'œuvre de « l'humain » en général, mais le **résultat d'un régime d'existence spécifique** qui a fait de la Terre une ressource inépuisable.

## **La diffusion mondiale du modèle naturaliste et ses effets**

Monsieur Descola souligne que le naturalisme n'est plus l'apanage exclusif de l'Occident. **Depuis le XIXe siècle**, ce **modèle** s'est **exporté**, notamment par le biais des structures coloniales et académiques. Un exemple frappant est celui des ingénieurs forestiers vietnamiens formés à **l'école de Nancy** : ces experts ont ensuite appliqué en Afrique des conceptions de **gestion des forêts** héritées de la **colonisation française**, se heurtant souvent aux oppositions des populations autochtones locales. Il n'y a donc plus d'un côté le monde occidental et de l'autre le reste du monde ; le **naturalisme** est devenu un **mouvement global importé**. À l'inverse, **certains vastes ensembles** comme la Chine conservent des traits **analogistes**, notamment sur le plan politique.

L'une des caractéristiques majeures du naturalisme est d'avoir rendu possible la naissance de **l'économie en tant que science et sphère autonome**. Que ce soit chez les physiocrates ou les libéraux, l'instauration d'un **marché libre du travail** a marqué une **rupture** fondamentale.

S'appuyant sur les travaux de **Karl Polanyi**, Monsieur Descola explique que les **phénomènes de production et de consommation** ont été « **désencastrés** » des formes sociales anciennes (corporatismes, féodalité). En devenant autonome, l'économie a imposé sa propre logique : la **valeur d'un pays ou d'une personne** est désormais **indexée sur des besoins matériels et des flux financiers**. Ce processus a créé un **enchaînement en cascade**, où la **nature**, traitée comme une **ressource** extérieure, devient le moteur d'une production déconnectée des attaches sociales et écologiques.

### **Sortir du naturalisme par la transformation des institutions**

Pour Monsieur Descola, la **réponse à la crise actuelle** ne peut être que **structurelle** : elle impose de **refonder les cadres juridiques et politiques qui ont permis de séparer les humains de leur environnement**.

C'est ici que se dessine la **conséquence qui intéresse particulièrement l'Assemblée de la Terre** pour l'invention d'un futur différent : selon Monsieur Descola, si l'on veut mettre fin à la dévastation de la planète et au système injuste de répartition des richesses entre humains, il faut envisager de **sortir du naturalisme**. Or, le naturalisme est un **ensemble d'inférences implicites**, souvent inconscientes, concernant **l'architecture du monde**. On ne décrète pas une nouvelle architecture du monde du jour au lendemain, mais **des institutions peuvent rendre possible la transformation** de cette architecture.

Monsieur Descola soutient ainsi qu'on ne peut pas simplement décréter un nouveau monde ; il faut **transformer les outils qui le façonnent**. Il propose notamment de **reconnaître les « milieux de vie »**. Plutôt que de donner des droits à la « Nature » en général — concept qu'il juge trop abstrait, comme dans la constitution de l'Équateur en 2008 — **il prône l'attribution de droits à des éléments déterminés de la nature**. Il cite l'exemple du fleuve Whanganui en Nouvelle-Zélande.

Dès lors, la critique du naturalisme devient une **critique de l'impérialisme juridique occidental**. La séparation radicale entre l'humain-sujet et la nature-objet a permis d'imposer partout le modèle de la propriété individuelle, au mépris des autres cosmologies. Il dénonce ainsi l'héritage de la Révolution française et de la philosophie des Lumières qui a imposé la propriété individuelle absolue. En Amérique latine, l'influence des modèles constitutionnels français au XIXe siècle a conduit à la dépossession des populations autochtones de leurs terres collectives au profit d'un individualisme possessif dévastateur.

Sortir du naturalisme implique de **redéfinir l'ontologie même de notre droit** : passer d'un système de possession des choses à un **système de relations entre des sujets, humains et non-humains, cohabitant au sein d'un même milieu**.

### **Vers de nouveaux futurs : l'apport de l'anthropologie**

Monsieur Descola rappelle qu'il ne s'agit pas de transposer brutalement des ontologies étrangères à notre propre cas. On ne devient pas « animiste » ou « totémiste » par un simple effort de volonté ou de transformation personnelle. Certes, **nous avons tous des réflexes animistes** — par exemple lorsque nous parlons à notre chien ou à nos plantes — mais nous ne le faisons **pas avec les conséquences sociales et institutionnelles** que cela implique dans d'autres sociétés, où ces êtres disposent de leur propre monde et de leurs propres règles.

**L'enjeu** n'est pas de copier, mais de **puiser dans l'anthropologie et l'histoire des stimulations pour imaginer d'autres futurs possibles**. Il s'agit de s'inspirer d'inventions juridiques et politiques nées ailleurs pour **transformer notre propre rapport au monde**.

Un exemple marquant a eu lieu lors de la COP (conférence des parties sur les changements climatiques / Nations Unies) de Paris (2015), où des **communautés amérindiennes de haute Amazonie** ont demandé la reconnaissance légale de leur territoire sur un principe novateur : ce n'est plus l'individu qui est **le sujet de droit**, mais le **territoire lui-même**. La légitimité du droit repose ici sur le fait que **ce territoire rend possibles des relations spirituelles et matérielles uniques entre humains et non-humains**. En transférant la capacité d'exercer des droits politiques à un espace géographique singulier, on crée un nouveau type de sujet politique qui dépasse le simple cadre humain.

Dans son ouvrage récent, *Politiques du faire-monde*, Monsieur Descola analyse comment des populations autochtones revendiquent **des droits basés sur des ontologies distinctes** de la nôtre. Deux exemples sont relevés. Dans un premier temps, le cas de **Cuzco (Pérou)** montre que pour s'opposer à une exploitation minière qui détruirait une montagne, les habitants ne protestent pas seulement au nom de l'écologie ou de la pollution. Ils défendent la montagne en tant que **divinité** au sein d'un collectif plus large comprenant les sources, les lamas, les rivières et les humains. Dans un second temps, il prend le cas de **l'agression d'un collectif**. Dans cette vision, perturber un membre de cet ensemble (la montagne) revient à agresser le collectif tout entier. On ne parle plus seulement de « protection des ressources », mais d'une véritable **cosmopolitique** : une conception du monde où la politique inclut des entités que nous jugeons habituellement « naturelles ».

**L'intérêt des travaux anthropologiques** est de rendre **ordinaires** ces **formes de cosmopolitiques**. En montrant qu'elles sont expérimentées partout dans le monde, l'anthropologie ne propose conséquemment pas des modèles prêts à l'emploi, mais des **leviers pour stimuler notre propre imagination politique** face aux crises actuelles.

### **L'émergence de territoires alternatifs : l'exemple des ZAD**

Monsieur Descola porte un regard particulièrement attentif sur les collectifs de **territoires alternatifs**, tels que les Zones à Défendre (ZAD). Il souligne une différence fondamentale avec les populations autochtones : là où ces dernières s'appuient sur une tradition et une ontologie transmises de génération en génération, les occupants des ZAD inventent de **nouvelles manières** d'habiter le monde en un temps record.

Dans le cadre de luttes politiques contre la dégradation ou la destruction de leurs milieux de vie, ces collectifs **créent des formes de vie inédites**. Bien que les occupants n'aient souvent, au départ, aucun lien historique spécifique avec le bocage ou les terres qu'ils défendent, ils parviennent à inventer des **formes de coopération** pour maintenir le milieu de vie. Ce processus suscite un attachement et une identification profonde au territoire, un sentiment devenu rare dans le monde contemporain.

Selon Monsieur Descola, l'exemplarité de ces collectifs réside dans leur capacité à démontrer qu'**un changement rapide est possible**, même à une échelle singulière. Bien qu'ils soient « enkystés » dans le réseau naturaliste mondial dominant, ces petits collectifs sont la preuve vivante que l'on peut transformer radicalement ses conditions d'existence et ses rapports au non-

humain. Ils ne sont pas des survivances du passé, mais des **laboratoires d'un futur où l'humain et son milieu se réinterrogent mutuellement.**

### **Redéfinir le vivant et les milieux de vie**

Monsieur Descola utilise le mot « nature » avec précaution, souvent entre guillemets. Il observe une tendance actuelle à substituer le terme « nature » par celui de « **vivant** », qui n'est au fond qu'une substantivisation du premier. Pour lui, la notion de « **milieu de vie** » est plus adaptée : elle désigne l'ensemble des conditions physiques qui rendent l'existence possible. Cette distinction est cruciale : là où un naturaliste verra une rivière ou un bassin versant comme un simple milieu inerte permettant le développement d'êtres biologiques, d'autres cultures y voient des êtres vivants à part entière.

L'anthropologue récuse également le terme de « sacralité » pour qualifier le rapport des peuples autochtones à leur environnement. Il prend **l'exemple des Achuar**. Lorsqu'une femme achuar chante pour ses plants de manioc, elle les traite comme ses propres enfants, mais elle finit par les récolter et les consommer. Il ne s'agit pas de « sacré » au sens de Durkheim — qui impliquerait une séparation entre le monde profane et le divin — mais d'une **culture de l'immanence**, et non de la transcendance. Les Achuar ne sont pas dans le sacré (séparé), ils sont dans le quotidien avec les esprits. De même, on retrouve cette même logique dans les ZAD : on y élève des moutons ou des vaches que l'on soigne avec attention, tout en les intégrant à une chaîne de consommation. Le respect n'exclut pas l'usage.

### **Le tissu des attachements et l'enjeu de l'éducation**

La démarche proposée par Monsieur Descola est de redevenir attentif au « **tissu des attachements** » qui nous lie aux êtres avec lesquels nous déployons notre existence. La modernité nous a appris à méconnaître ces liens, créant une séparation nette avec nos milieux de vie et leur biodiversité.

Cette méconnaissance est renforcée par un **déclin des savoirs ethnobiologiques**. Monsieur Descola cite des études menées aux États-Unis montrant que de nombreux **enfants citadins** sont aujourd'hui **incapables de distinguer un bouleau d'un pin**, ne percevant plus que la catégorie générique d'« **arbre** ». La question de la **connaissance taxonomique** est donc fondamentale : elle doit passer par une éducation renouvelée, à l'école, « dans les murs et hors les murs », pour réapprendre à nommer et donc à voir la multiplicité du monde.

### **L'eau : un commun universel face à la privatisation**

Monsieur Descola porte une attention particulière à la question de l'eau, qu'il considère par définition comme un **commun**, quel que soit l'endroit où elle se trouve. Pour lui, les luttes actuelles contre les **méga-bassines** illustrent une tension majeure de notre époque : le passage d'une ressource partagée à une appropriation privée.

Il compare l'installation de ces bassines au phénomène des « **enclosures** » dénoncé autrefois par Thomas More, qui désignait l'accaparement privé des terres communales en Angleterre. En pompant l'eau des nappes phréatiques pour la stocker au profit exclusif de quelques exploitants agricoles, on transforme un bien collectif en une propriété fermée. Ce dispositif transforme un commun par nature en une propriété privée et fermée, ce qui représente une rupture majeure avec le statut collectif et vital de l'eau.

L'anthropologue s'inquiète également du sort des **océans**, devenus des zones de non-responsabilité où personne ne semble s'estimer comptable des dégradations commises. Face à ce vide, il plaide pour la reconnaissance d'un **crime d'écocide** spécifiquement adapté au milieu marin.

L'impératif est à la fois biologique et éthique : l'eau, c'est la vie. Dès lors qu'une action va à l'encontre de la **vitalité de l'eau** ou de son statut de **commun**, elle doit être repensée juridiquement et politiquement. **Protéger l'eau**, c'est protéger le lien indissociable entre les milieux de vie et les êtres qui en dépendent.

### **L'art comme levier de déconstruction du regard**

L'audition se poursuit sur *Les formes du visible*, ouvrage dont il est l'auteur, et la question de l'art. Il souligne que les **images** ont joué un **rôle fondateur dans l'installation du naturalisme**. Dès le XVe siècle, bien avant les théorisations philosophiques du XVIIe, la peinture européenne a commencé à séparer le monde en deux registres distincts : d'un côté la **peinture de l'âme** (le portrait humain) et de l'autre la **peinture de la nature** (le paysage). Cette coupure visuelle a préparé les esprits à la séparation métaphysique entre l'homme et son environnement.

Aujourd'hui, Monsieur Descola s'intéresse à ceux qu'il préfère appeler des « **imagiers** » plutôt que des artistes, un terme qui permet d'inclure aussi bien les créateurs contemporains que les auteurs d'images autochtones sans distinction hiérarchique. Ces imagiers s'emploient désormais à « **dynamiter** » l'approche naturaliste par des dispositifs visuels troublants. Il cite, entre autres, l'exemple d'**Olafur Eliasson** et sa mise à nu des phénomènes : dans son installation *The Weather Project*, les mécanismes de la nature sont rendus visibles. Chez **Pierre Huyghe**, notamment dans son œuvre *Umwelt* ou ses dispositifs hybrides, les frontières entre le culturel (la technique) et le naturel se dissolvent. Monsieur Descola évoque ainsi la statue d'une femme allongée (*Untilled*), dont la tête est remplacée par un essaim d'abeilles bien réel. On se retrouve face à un être de pierre inerte qui est, simultanément, un organisme vivant et bourdonnant.

Ces œuvres sont, pour l'anthropologue, des modèles de « visuels » qui parviennent à briser les rapports classiques entre nature et société, ou entre l'artifice de l'art et la spontanéité de la vie. Elles nous **invitent à imaginer de nouveaux dispositifs pour percevoir le monde** au-delà du dualisme.

### **La catégorie du « non-humain » : un outil de distinction**

Monsieur Descola apporte une précision sur ce qu'il entend par « **non-humain** ». Cette catégorie englobe **tout ce qui n'est pas humain** : les **plantes**, les **animaux**, mais aussi les entités que les humains imaginent ou rendent visibles, comme les **divinités** et les **esprits**. Elle inclut même les **artefacts**, tels que les prothèses ou les outils d'amplification des capacités humaines, dès lors qu'ils ne possèdent pas de capacité transposable à l'humain.

Il reconnaît que cette dénomination est une « catégorie par défaut » car elle se définit par une négation privative par rapport à l'humain. Cependant, elle est indispensable au développement de son modèle. C'est en effet à partir de la frontière entre l'humain et le non-humain que naissent nos **inférences** sur le monde. Ainsi, si nous percevons chez une entité non humaine une intériorité analogue à la nôtre, nous produisons une inférence animiste. Le couple humain/non-humain devient alors la source à partir de laquelle nous identifions des continuités qui nous rassemblent ou des discontinuités qui nous séparent.

Cette dynamique soulève alors la question de la spécificité humaine. Pour Monsieur Descola, la distinction majeure réside dans la capacité de l'humain à **produire des différences de manière consciente**. Contrairement aux non-humains, l'être humain théorise, classe et organise ses rapports avec les autres entités, créant ainsi les ontologies qui structurent sa manière de « faire monde ».

### **Le droit comme nouvel outil de visibilité**

Monsieur Descola relève une anecdote frappante : la charte du parc naturel régional du massif des Bauges 2025-2040 évoque, au détour d'une annexe très instructive, « **les esprits de la Nature** ». Monsieur Descola y voit un signal fort. C'est un **signe extrêmement intéressant de la porosité croissante de nos cadres naturalistes**.

L'échange se porte ensuite sur la Charte du droit du vivant (2021) proclamée en lien avec le programme *Harmony with Nature* de l'Organisation des Nations Unies qui mentionne précisément dans la communauté des vivants « les êtres visibles et invisibles », renvoyant à l'approche scientifique de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, mais également à l'approche philosophique et anthropologique du monde des esprits qui interroge notre connexion au vivant.

L'anthropologue suggère ensuite que le **droit** pourrait donc devenir un nouveau moyen de **rendre l'invisible visible et opérant** dans notre société.

S'appuyant sur ses travaux précités relatifs aux images, Monsieur Descola rappelle que la fonction première des images a toujours été de **rendre visible l'invisible**. Elles sont une source d'inspiration pour comprendre comment des collectifs particuliers conçoivent ce qui ne se voit pas. Mais l'invisible ne passe pas que par l'image : il se manifeste aussi par le discours, les mots, la musique ou les rêves.

Réintroduire ces entités dans le champ légal relève d'une volonté de **reconnaître la complexité des relations** qui lient un territoire à ses habitants, qu'ils soient tangibles ou imaginés. C'est une manière d'intégrer des dimensions mémorielles, culturelles et spirituelles dans la gestion concrète de l'environnement.

### **La condensation des souvenirs comme motif d'espoir**

Au-delà de ses recherches théoriques, Monsieur Descola confie que ce qui l'a le plus marqué récemment est une incitation à revenir sur son propre passé, et particulièrement sur son enfance. Il évoque la figure de son grand-père, un médecin « à l'ancienne », homme de culture qui maîtrisait le grec, le latin et plusieurs langues modernes.

Ses souvenirs les plus vifs se cristallisent lors de promenades avec sa famille paternelle, originaire de l'Ariège, dans les Pyrénées. Ces marches étaient pour lui un véritable enchantement : son grand-père ne se contentait pas de donner le nom des plantes croisées sur le chemin, il tissait autour d'elles tout un réseau de relations. Il liait les êtres non-humains à la mythologie et à la pensée grecque, intégrant la flore et la faune dans un discours actif et quotidien.

Pour Monsieur Descola, **cette expérience individuelle fait écho à l'expérience collective des peuples qu'il a étudiés**. Il y voit un effet de « **condensation** » : ses souvenirs d'enfance

rejoignent sa **compréhension anthropologique d'un monde où les humains et les autres qu'humains partagent une vie commune et signifiante.**

Cette capacité à nommer, à reconnaître et à lier les êtres entre eux n'est pas qu'une nostalgie du passé. C'est un motif d'espoir qui suggère que **nous portons tous en nous, parfois de manière enfouie, la possibilité de renouer un dialogue avec ce(ux) qui nous entoure(nt).** Son parcours personnel démontre que **l'attention portée aux « partenaires du quotidien » — qu'ils soient plantes ou animaux — est le premier pas vers une transformation de notre rapport au monde.**

### **Du « Capitalocène » à la sortie du système Ou au-delà du « développement durable » : le levier du droit**

Pour Monsieur Descola, ce n'est pas « l'humain » qui est l'agent principal de cette dévastation (crise climatique...), mais bien le **système capitaliste** et **l'ontologie naturaliste** dans lequel nous sommes **englués** qui le soutient. C'est ce système spécifique, le **Capitalocène**, fondé sur l'accumulation et la transformation du vivant en marchandise, qui pose problème. Dès lors, le message central de sa réflexion est clair : **pour espérer un futur différent**, il est impératif d'envisager des formes concrètes de **sortie du capitalisme**. Il ne s'agit plus seulement de « gérer » la nature, mais de changer radicalement de régime d'existence.

En conclusion, Monsieur Descola exprime une certaine **réserve à l'égard des cadres institutionnels actuels**. Il pointe une contradiction fondamentale dans la mission confiée à de nombreuses instances à travers les **objectifs de développement durable (ODD)**. Pour lui, le terme même de « développement durable » **contient une impasse : il ne permet pas de freiner la voracité humaine** qui dépasse désormais de très loin les capacités de régénération du « système Terre ».

Le **problème** n'est pas tant la stabilité des moyens mis en œuvre que **l'orientation même de nos besoins**. Tant que l'on reste dans une logique de croissance et de satisfaction d'une voracité illimitée, les ODD ne pourront résoudre la crise systémique que nous traversons.

Malgré ce constat lucide, l'anthropologue se montre **optimiste** quant au rôle du **droit**. À travers ses nombreux échanges avec des juristes, il a découvert que le **droit** est une matière bien plus **plastique** et **évolutive** qu'il ne le pensait par le passé. Il est aujourd'hui convaincu qu'une partie essentielle des **transformations sociales et écologiques** auxquelles nous aspirons passera par une **refonte des cadres juridiques**. La plasticité du droit apparaît ici comme levier de changement.

C'est fort de cette conviction qu'il répond favorablement à l'invitation de participer à **l'Assemblée de la Terre**. Pour Monsieur Descola, cet engagement institutionnel est le prolongement naturel de sa pensée : mettre l'anthropologie au service de l'invention de nouvelles règles de cohabitation entre les humains et les non humains.